

Un réalisme habité (poésie italienne des années 1970 : Fortini, Sereni, Majorino, Pagliarani, Raboni)

Chaque jour dans une maison se produit
quelque chose d'inexplicable
(G. Raboni, *Lueurs d'histoire*)

La « lueur » alogique dont parlait Raboni serait un découvrément fugitif que seul un travail – d'analyste, d'historien ou de poète – peut amener à une sorte d'objectivité perçue confinant au réel, en tout cas comme horizon envisageable d'existence dans un lieu donné. Une tension vers la réalité, une quête de précaire assurance contre le néant et la mort (ou l'aride abstraction intellectuelle), cette tentative de penser le monde jamais aboutie, ni davantage acquise que l'existence même : tel est le sens du perpétuel recommencement de l'écriture.

À l'ancrage problématique dans une phénoménologie de "vraie" pleine expérience répond l'échec patent du réalisme représenté (manqué) ; mais aussi, dans ses avatars les mieux réussis, la vacance ou point aveugle qui malgré tout l'ouvre et le prolonge, en direction soit de l'énigme et du suspens (Raboni), soit des épiphanies momentanées (Sereni), soit d'un possible, volontariste « à venir » (Fortini), mais aussi en la primauté reconnue des instruments langagiers eux-mêmes, qui le disent (Majorino, Sanguineti, Pagliarani), hors du flou musical et des images analogiques des arts visuels. Par l'agencement des mots seuls, une création peut dépasser infiniment la simple, illusoire représentation inerte et close. Tout discours hanté et compromis par cet impossible, ces trouées d'une *alogique* évidence, d'*irréaliste* présence, en un mot par un fond de mystère, exprime bien plus que l'impression ou le sentiment subjectifs (y compris "poétiques" pour le sujet). Le Je, toujours indiscret, souvent envahissant, y est comme dédouané par l'apport d'un extra-texte distant, par le signe du manque, et par le fond silencieux, le blanc de la page d'où vient sourdre et jaillir parfois, anonyme, la voix. C'est elle qui habite cette tension, justifiant s'il en était besoin et le souci du réel et l'expérimentation ; et le désir de communication (non utilitaire) et le refus des représentations (idéologiques, sociologiques...) ; et la simplicité d'une langue parlée-écrite et la parodie des langages dominants (littéraires ou non), jusqu'aux provocations de l'avant-garde (Sanguineti). La voix, texture et matériau en soi impersonnel, ou commun, préserve des falsifications subreptices ou involontaires, toujours subjectives, du réalisme dit traditionnel.

Nous proposons donc un choix, certes restreint, parmi les très nombreux poètes italiens de la seconde moitié du XX^{ème} siècle qui mériteraient d'être lus ou relus en français dans cette perspective, après les quelques exemples de Sovente, Raboni ou Fortini, ou d'Amelia Rosselli déjà présentés ici ou là*, en quête d'échos

* Voir en particulier les sites du *Nouveau recueil* (Rosselli, Sovente), *Poezibao* (Fortini, Magrelli) ou *Recours au Poème* (Raboni, Rosselli) qui a également accueilli la première version de ce texte. Il convient de signaler aussi *Terres de femmes*, *Une autre poésie italienne* et quelques autres... Sur Fortini, cf. enfin <http://poezibao.typepad.com/poezibao/2013/03/anthologie-permanente-franco-fortini.html>

amis et – on peut toujours rêver – d’un intérêt véritable de la part de nouveaux “grands” éditeurs. Ces trop brèves séquences, respectivement de Franco Fortini (1917-1994) et Vittorio Sereni (1913-1983), deux poètes amis qui se lisaient très attentivement l’un l’autre, considérés désormais, avec Montale, Caproni, Luzi, Zanzotto ou Betocchi, comme des *classiques* contemporains, ont en partage, outre une langue simple presque quotidienne, l’attention aux êtres et aux « choses banales », selon l’expression d’un historien tel que Daniel Roche, et donc un rapport assez direct – le plus “direct” possible en tout cas – avec leur monde dit des références. Cela les rapproche, en dépit des désaccords affichés, de poètes plus jeunes relevant d’autres mouvements littéraires, comme Pagliarani (1927-2012) ou Majorino (né en 1928) et bien sûr Raboni, prématurément disparu en 2004. Chez tous, l’exigence de la parole, au delà des mots graves ou farceurs, gratuits ou militants, et la primauté du texte, quoique sans auto-référentialité. Pour les uns et les autres, une démarche en direction du public ou lectorat d’un pays tout tourné, traditionnellement, vers ses étroites élites cultivées, seules capables – au moins jusqu’à la fin des années 1950, quand le néo-réalisme au cinéma parvint à faire éclater ces barrières – de goûter aux raffinements d’une littérature raréfiée, de préférence lyrique (à tout le moins, malgré l’exception Pavese, en poésie), riche de citations et d’allusions aux grands d’un glorieux passé, Dante Pétrarque et la riche succession... Littéralement *illisible*, du reste, hors de Toscane, sinon par une minorité d’Italiens ayant fait d’assez longues et durables études, assez lettrés enfin pour pouvoir l’apprécier et même redécouvrir (poétiquement), comme en 1963 Pasolini, les charmes et la puissance expressive des dialectes maternels. Et l’illusion dérisoire « d’être heureux / à l’ombre d’un pouvoir répugnant » (Raboni), doxa longtemps hostile précisément aux expressions des langues non toscanes (A. Rosselli : « je ne veux pas / soupirer pour la sénilité des langues toscanes »). La suite, jusqu’à la valorisation récente des « langues minorées », y compris issues d’une italophonie amenée par les grandes migrations du XXI^{ème} siècle, est un peu mieux connue** : aussi parce qu’elle rejoint de plus vastes courants où la France, parmi d’autres pays, se trouve pareillement impliquée ou embarquée déjà. Et, en un mot, la « mondialité » littéraire même (Édouard Glissant).

Dans les ensembles qu’on va lire, peut-être sentira-t-on alors, avec les nuances qu’on a dites, ce fantôme de « réalisme » potentiel, non réalisé mais jamais tout à fait abandonné en poésie, au moins depuis le courant anti-hermétique de Noventa, d’un certain Saba (les *Cinq poèmes pour le jeu de foot*), de Rocco Scotellaro, de Pavese bien sûr, du premier Fortini lui-même (*Feuille de route*). À propos de ce recueil, Giovanni Raboni a pu écrire qu’on y sentait – vraie singularité – le « présage de ce que la littérature italienne [...] aurait pu être et n’a pas été, le point de départ paradoxalement concret de quelque chose qui n’a pas eu lieu : la poésie néo-réaliste » ; il me semble que cette attention au concret, mais toujours tournée vers ce qu’il appelait les *hommes à venir* (aspiration dont il n’a jamais désespéré), c’est-à-dire vers une possible lecture active, politiquement agissante si l’on veut (et si on *le veut*), définit aussi par la suite la poésie la plus aboutie de Fortini, jusqu’à *Composita solvantur* (1994) dont le tremblement se perçoit dans les êtres peuplant la « Colline » ci-dessous, et pourrait représenter un

** Là aussi, avec Michele Sovente cité ci-dessus, on pourra trouver quelques noms dans le site *Une autre poésie italienne*, ou dans la rubrique « FRONtière, MARches » de *Nos Italies Paris 3* (une vingtaine de pages). Et une courte présentation de Pagliarani sur <http://uneautrepoesieitalienne.blogspot.fr/2017/08/elio-pagliarani.html> .

bon point de départ pour une forme de « réalisme en poésie », à savoir soumis aux divers impératifs de la fonction poétique ; mais aussi de ce manque accepté, cette perte et ce frisson proprement pascoliens. Une forme assez différente, sans doute, chez son aîné bien plus désabusé Sereni, mais agissante malgré tout, au delà de leurs amicales dissidences et peut-être d'un fondamental désaccord – sauf sur la défiance envers toute trompeuse satisfaite représentation. Avec, en arrière-fond, toujours l'ouverture donnant sur l'unique basse continue d'une « membrane / secrète, tendue dans le noir à mi-chemin / entre le rien et le cœur, entre le silence et le nom... » (Raboni, *Quare tristis*, 1998). Le fameux « effet de réel » agit aussi dans ce nom, dans ces simples mots, évidemment, et ce sont des mots sans pesanteur, sans nécessité “naturelle”, arbitraires en somme, d'où se construisent des mondes. Leur crudité ni leur cruauté, ni l'*usage commun* qui semble les rendre si accessibles n'y changent rien. Plutôt, c'est l'énergie et la charge dont leur construction textuelle est porteuse qui les rend crédibles. Partageables. Communs en effet, et uniques. Partie intégrante de ce que chacun croit percevoir de la réalité, présente ou future, le plus souvent impénétrable mais pouvant encore « nous servir de lanterne » (René Char). Autrement dit, plaçant plus haut qu'un immédiat pragmatisme, la chimère féconde de « l'espérance et l'amour » (Fortini encore, *Disobbedienze II*, 1990). Tout sujet, par l'écriture qui le traduit, rejoint aussi bien l'unique océan-poésie ; chaque destinée même la plus commune devient alors, comme le mot *une fleur*, « l'absente de tous bouquets » (*Crise de vers*). Ce réalisme habité, hanté même chez Sereni – attentif aux ombres de ses chers et aux « grandes constructions de sa propre mort » (*En lisant un poème*, dans *Paysage avec serpent* de Fortini) –, bafoué par les désastres des systèmes d'exploitation modernes (Majorino) où l'avenir n'a plus à montrer que « le vernis d'un futur » falsifié (Philippe Denis), même soutenu encore par une foi sociale et politique (chez Fortini à tout le moins), anticipe obscurément, souterrainement, ce que certains « nouveaux réalistes » actuels essaient de retrouver, quoi qu'il en coûte, sous les teintes trop brillantes du paraître (le pauvre *look*), des désillusions médiatiques et des individualismes forcenés de ce temps^{***}. Un temps neuf discrètement, silencieusement féroce, dont seule la parodie peut-être pourra rendre compte, comme chez le dernier Pagliarani ou de jeunes poètes fraternels tels que Mario Benedetti ou Mariano Bàino. Mais je parlais de ce temps – relatif – d'avant *Charlie* (et du funeste 13 novembre 2015), bien sûr... ensuite, il faut, au moins provisoirement, se taire.

Franco Fortini

De : *Questo muro* (1973)

De la colline

I.

Le petit rongeur

^{***} Non sans illusions, naïves ou habiles (voir mon intervention « Nuova haine de la littérature ? », 24 juillet 2014 : www.ospiteingrato.org/nuova-haine-de-la-litterature/).

va parmi des glands, des écorces, et il tremble.
Il scrute dans la demi-lumière, il fouille
la fosse aux épines. S'en va parmi les pierres.

Tout est en accord. Si tu allonges la main
tu peux de cette hauteur toucher les montagnes,
la ville où tu avais une fois existé,
les amas de formes du ciel et du temps,
le passé infiniment las.
Tu veux savoir ce qu'il en sera de toi ?
Tu veux encore, bien sûr, le savoir.

Beaucoup de siècles reposent sous les nuages
dans la demi-lumière sur la pente
où parmi des pignes le petit rongeur se réjouit
et une araignée se consume sur la fosse aux épines.
Tout ce que tu vois sera tué.
Déjà ce que tu es n'est qu'un délicat cartilage.
Des gens approchent, il te semble reconnaître ces voix,
tu entends qu'ils discutent en montant.

II.

Non pas des siècles reposent, juste quelques étés
dans la demi-lumière sur la pente
où les pierres ne méditent rien.
Entre incisives et petites pattes
font leur trajet les fourmis.
La fougère se dessèche et se contracte.
Les graines giclent de leurs étuis.
Tu éprouves de la main la force de l'herbe.

Ceci restera de tout ce que tu vois :
un schéma de feuilles et une cupule de gland.
À la pince tremblante sous l'écale du pin,
que c'est bien ainsi, confesse-le.

Les voix sont tout près, des amis, des gens
qui n'ont besoin ni de toi ni d'eux-mêmes.
Lève-toi, parle.

III.

Parle de l'amour qu'il faut rompre et manger.
Donne l'ordre qu'il n'est plus temps, qu'à jamais
tout, si l'on ne vainc, reviendra.
Dis comment on nous a tués, et les noms des ennemis.
Essaie de persuader. Prétends. Questionne.

Mais le caillou déplacé roule et reste.
Ils vont regardant les broussailles et les pierres,
les pignes tombées, les écorces encore tièdes,
les rencontres du ciel si lentes, celles du temps,
le passé infiniment las.
Ils veulent savoir se qu'il en sera d'eux.
Ils piétinent plus loin.

Les voix qui discutaient ne s'entendent plus.
Elles ont passé ou tu es toi passé.
L'épine, l'œuf de l'araignée dans l'air exténué,
dans la blessure du pin la plume prise,
la pente qui repose,
tout ce que tu vois est encore tien
et pourtant tu tournes la tête et ne veux pas regarder.

* * *

Vittorio Sereni

De : *Stella variabile* (1981)

Ces pensées de calamité

et de catastrophe
dans la maison où tu es
venu demeurer, déjà
habitée
par l'idée d'être ici pour y mourir
venu
– et ceux-là qui te sourient amis
cette fois sûrement
tu es en train de mourir, ils le savent et pour ça
te sourient

Dans la montée

'Pour finir, l'existence n'existe pas'
(l'autre : 'lis certains poètes,
ils te diront
qu'en inexistant elle existe').
Ce bizarre dialogue dévalait plus bas
d'un sentier ou deux
en direction de la mer.
Ils ont de ces conversations
à l'heure qui canicule méchant,
ces jeunes gens. Qu'est-ce à dire ? – pensais-je
en me poussant par ces pierrailles –.
Cela n'a aucun sens
sinon pour certains *passants par hasard* amers
lorsque s'impriment en eux pour toujours
des pans entiers de nature
figés dans leurs pupilles.

Mais moi

j'étais le passant, moi,
perplexe non pas vraiment amer.

À mi-côte

Ce qu'on voit d'ici
– vous m'entendez ? – depuis
le belvédère de non retour
– ombres de campagnes gradins
naturels et quel luxe
d'eaux quels éclairs quels embrasements
de couleurs quelles tables apprêtées –
c'est ce qu'on voit d'ici de vous
et que vous savez d'autant
moins que vous y êtes plus.

* * *

Giancarlo Majorino

De : *La solitudine e gli altri* (1990)

le je bruni ne peut
caresse pour cuirasse
s'adresser fixement
à un visage extérieur
son "prochain" embrassant

et pour être gousse
housse vide
ballotté par les flots
mû par son intérieur
et grignoté
plus que de

possible
car divisé et uni
dans la jungle des maisons
étant déjà en soi égal et unique
en contagieux et hostiles
souriante attrition

*

si
tu lis attentivement

*

* * *

*

Épigrammes, 2001

Méthodiques se poursuivent
les opérations d'extinction.
Jour après jour j'accumule
ma portion de cendre.

* * *

Giovanni Raboni

Autres vers (2002)

Le marchand de fruits pouillais
célèbre dans le quartier
pour rester ouvert même en août
s'en est allé, je ne sais si dans l'autre monde
ou aux Seychelles ou aux Maldives,
en tout cas pour jouir du très mérité
fruit de sa sueur.
Jusqu'aujourd'hui le trou de sa boutique
n'a pas été obturé
si bien que ce tronçon de la rue Tadino
où Clemente Rèbora a habité
avant de devenir prêtre
a quelque chose d'incertain, d'inachevé,
de mélancoliquement hésitant
comme le sourire d'un brèche-dents.

Antienne

Une chose, pas plus d'une
Une chose
à la fois, une seule
Une chacun
Moi je me rappelle les marteaux incessants
Moi qu'il était neuf heures du matin
Moi l'ombre du gibet
sur l'herbe sèche et les pierres
Moi que les gens
hochaient la tête en disant :
Essaie un peu, maintenant, de descendre de là !
Moi qu'à midi s'est faite l'obscurité

Moi que les gens ont commencé à partir
Moi qu'en revanche ses amis
sont restés là

Moi que les femmes
sont restées là
à une certaine distance

Des choses
qu'en ce jour nous avons vu et entendu
avec nos yeux et nos oreilles
une à la fois, pas plus
peut en redire la bouche,
une seulement en supporte le cœur.

(Trad. J.-Ch. Vegliante)

Première publication, mais très incomplète : <http://www.recoursapoeme.fr/essais/un-r%C3%A9alisme-habit%C3%A9-po%C3%A9sie-italienne-des-années-1970-fortini-sereni-et-aussi-raboni/j-ch> .